

LOVE

MARTINE ROFFINELLA

LOVE

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0890-2

Un jour elle m'écrivit : « Love. »

C'était la fin d'un petit message entre deux amies qui s'apprécient et se respectent. Sorte de conclusion après quelques phrases disant que tout allait bien, qu'il faisait beau, que rien ne venait troubler les premiers jours de ces vacances de printemps.

Moi, à l'autre bout de la France, au bord d'une autre mer, je lus cette « conclusion », ce « Love » dont je crus qu'il ne m'était pas adressé.

Je répondis : « Suis-je bien la destinataire de ce message ? »

Peut-être se rendit-elle compte, à ce moment-là, qu'elle avait enclenché une espèce de cyclone car je reçus, juste après, quelques mots anodins sur la météo clémente même en Atlantique, texte

de carte postale qui ne faisait plus écho à ce «Love».

Néanmoins, elle ne s'était pas trompée de destinataire. Quand elle avait écrit «Love», c'était bien à moi qu'elle songeait.

J'approchais de la cinquantaine, je savais parfaitement qu'en langue anglaise le mot «Love» peut exprimer une simple affection, une sincérité particulière, un lien étroit mais pas forcément charnel. On pouvait dire «Love» à une sœur. À un cousin. À une mère. À une vieille copine de lycée. À un ami d'enfance. On pouvait même dire «Love» à un chien. Mais moi, depuis trois ans que j'attendais le premier mot d'amour de cette femme, je lus ce «Love» comme – enfin – le début d'une liaison. Le Sud, où je me trouvais quand ce message me parvint, s'embrasa d'un coup, il n'y avait pas de mistral et pourtant tout prit feu, tout s'électrisa comme en pleine foudre, les éclairs se plantèrent devant mes pieds, des sillons de braise s'ouvrirent et, les yeux fermés, je décidai d'y entrer. Marchant sur cette chaleur rien pourtant ne me brûla, telle une statue j'étais immunisée contre la mort, mon corps entier se recouvrit d'éternité – vent, flamme et flèches ne pouvaient plus m'atteindre car avec ce mot :

LOVE

«Love» tu m'avais accueillie en toi, tu m'avais invitée, j'étais entrée et là, sur le perron de notre union, j'avais lu un autre mot : «Invincibilité.» J'ai marché sur la plage, la solitude était aussi lointaine qu'une roche sous-marine, les palmiers ployaient en fête ; ce fut un des moments rares de bonheur à connaître.

Trois ans plus tôt, par une sorte de hasard suscitant *a posteriori* pointe d'inquiétude et sourdes interrogations, je découvre l'adresse de cette femme, grande dame de la photographie que je vénère depuis des lustres. Mon ventre se serre, l'idée me vient de lui écrire – pour dire quoi? Immédiatement je me sens pitoyable, empêtrée dans un mélange de timidité poisseuse et d'anxiété réfrigérante. Telle une adolescente – alors que j'ai déjà tout de même quarante-six ans –, je cherche ma première phrase, me demandant bêtement si je dois commencer par « Chère Madame »; ma tête semble être devenue une cavité lunaire désertée de mots, mes doigts sont saisis de crampes : abandonnons. Mieux : détruisons l'adresse de cette femme, que de

toute façon je n'aurais jamais dû connaître. Oui faisons cela. En une seconde, fin du problème, retour à ma vie sinistre où une étoile a failli briller. Petite dinde sans importance ne doit pas tenter d'approcher la reine. Petite gourde à moitié folle ne doit pas chercher à fréquenter une princesse. Reste à ta place, me répète une voix.

Ma «place», mais où est-elle exactement? Je hante mon univers rétréci, un espace que j'ai restreint à deux pièces, dont je ne sors que pour mes escapades dans le Sud où je file tous les deux mois. Sinon je vis cloîtrée à Paris, en quête de «la» photographie qui bouleversera mon quotidien minuscule. Car je fais des photos souvent qualifiées d'étranges. Des images qui cherchent à capter les mouvements et couleurs que l'œil ne peut voir. Ici, par exemple, l'on discerne un cendrier, et moi je photographie une tête d'ange, ou les contours d'un visage parfait, apaisé après l'amour, ou tourmenté pendant la conquête, presque guerrier dans ce cas. Quant aux couleurs, j'aime inventer des sortes de bleus alors que je regarde un jaune vif. Mes amis me disent que je ne suis pas photographe, que je ruse simplement avec la technologie. Vrai. Mon appareil numérique a beau pester, je parviens toujours à

le déstabiliser, et c'est de cette «déstabilisation électronique» que naissent mes images paradoxales.

Je repense à mon statut de faussaire – car je fabrique un genre d'art qui ne fait appel ni à l'inspiration ni au travail d'artisan – tout en contemplant, une fois encore, l'adresse de cette femme, immense, que j'admire sans limites et qui, elle, est une surdouée de la photographie. Il y a peu de chances qu'elle ait vraiment entendu parler de moi, même si j'ai connu quelques succès dont la presse s'est fait l'écho. Mes expositions avaient surpris, intrigué ou agacé, jusqu'à ces derniers temps où, tombée en disgrâce, je n'ai plus trouvé de galeriste ni personne pour s'intéresser à mon travail. Alors pensez donc, écrire à LuceVerdières, dont la renommée fut internationale et que tous les centres d'art contemporain s'arrachaient; Luce Verdières qui fut rédactrice en chef de la plus prestigieuse revue de photographie française, dont les avis étaient tant redoutés; Luce Verdières qui pouvait en quelques lignes faire et défaire une renommée, assassiner ou glorifier un artiste, creusant sa tombe ou lui assurant le trône d'un monarque éternel; LuceVerdières adulée ou détestée, davantage haïe qu'aimée cependant ces

dix dernières années, au point que ses ennemis ont finalement obtenu sa tête.

C'est à cette manière qu'ils ont eue de la mettre à mort que je songe, toujours perplexe, toujours hésitante, au moment de lui écrire. Que fait-elle à présent? On l'a évincée de son poste, elle n'expose plus, personne ne la sollicite jamais, il paraît qu'elle vit entre l'Atlantique et Paris et que le monde de la photographie lui est devenu étranger. Certains racontent qu'elle ne se remet pas de sa destitution et qu'elle passe ses journées à ourdir des complots contre ceux qui ont fomenté son exécution publique. Luce Verdières en gloire déchue m'apparaît soudain, et ce cliché m'est insupportable, il me semble que je dois faire quelque chose pour chasser ce vilain tableau, nettoyer les traits affreux dont on l'a affublée – lui rendre sa beauté stupéfiante.

Alors je lui écris, d'un jet. Bien sûr je m'empêtre dans une foule de maladresses et de compliments adolescents, mais, en relisant ma lettre, il me semble qu'il s'en dégage une émotion blanche, éloignée de toute flagornerie courtisane.

Voilà c'est envoyé.

Il ne reste plus qu'à attendre.

J'avais quarante-six ans, aujourd'hui j'en ai quarante-neuf.

Combien de fois nous sommes-nous écrit en trois ans? Cinq mille, dix mille courriers? Et à partir de quel moment ma dépendance à cette femme est-elle devenue effective? Quand, exactement, suis-je tombée dans le piège au point de ne plus exister qu'au travers de mes échanges avec elle? Il suffisait qu'elle me laisse une journée sans nouvelles pour que ma tête se remplisse de cendres, mes pensées devenaient de petits cadavres en décomposition, une odeur de viande faisandée imprégnait mes narines, je pourrissais sur pied; qu'elle attende encore avant de m'écrire et je deviendrais un de ces légumes qu'on ne prend même pas la peine d'arracher

après une catastrophe climatique. Ce besoin de recevoir quotidiennement ma perfusion de Luce Verdières transforma très vite mon existence en bunker, il ne se passait pas une minute sans que je songe à elle, sans que je me demande ce qui pourrait lui plaire, comment je pourrais l'étonner, l'enchanter, me faire aimer d'elle. J'avais une telle faim que plus rien ni personne ne comptait plus pour moi, il y avait Luce Verdières et rien d'autre, elle était mon pays, ma glaise, je voulais me glisser en elle, couler dans ses veines, dormir dans ses sensations, me réjouir de ses colères, me reposer dans son sommeil ou être la lance de ses combats quand, éblouissante, elle se levait encore pour crier à ceux qui l'avaient enterrée trop vite : «Je reviendrai.»

Quand cette maladie m'a-t-elle infestée? Et comment?

Je me souviens qu'au bout de seulement quelques échanges épistolaires mon sang s'est enflammé, un invraisemblable chahut s'est installé dans mon corps, je ne comprenais pas ce qui se passait, tout en moi cognait : le cœur, les tempes, le ventre, et quand les coups sourds cessaient ils étaient remplacés par des jets de lames qui me transperçaient de part en part.

D'abord incrédule, j'en suis venue au constat que j'étais amoureuse d'une femme que je n'avais jamais rencontrée, avec qui je correspondais juste, sans même lui avoir jamais parlé au téléphone. L'idée me traversa que j'étais en train de sombrer dans la folie et que les murs de ma solitude, se refermant sur moi, m'avaient au passage abîmé la zone du cerveau où se forment les sentiments. Car ce pluriel avait disparu. Il n'y avait plus « des » sentiments, comme l'amitié, l'affection, l'empathie, mais un unique plot sensoriel exclusivement composé de Luce Verdières. Je ne m'en aperçus pas tout de suite, et peut-être serais-je encore dans l'ignorance de ma « maladie » si mes amis ne s'étaient d'abord alertés puis agacés de cette situation. Ils commencèrent par s'étonner que je refuse, toujours bien excusée, toutes leurs invitations, je ne les voyais plus, j'évitais même leurs appels, laissant le répondeur agir ; je n'avais pas envie de les voir ni de leur parler, l'idée d'avoir à répondre à la sempiternelle question : « Comment vas-tu ? » m'épouvantait, car j'ignorais comment j'allais, et surtout je ne voulais pas rater le moment où elle m'écrirait, je tenais à être seule, disponible pour me délecter de sa lecture, la présence de témoins

en ces instants m'aurait glacée puis sûrement fait vomir. C'est d'ailleurs ce qui se produisit après un déjeuner avec une amie de longue date, auquel je n'avais pu échapper : elle avait menacé de faire le siège de mon appartement si je n'acceptais pas, enfin, de la voir. À la fin du repas, un peu trop imbibée d'alcool, je finis par avouer, sous le feu de ses questions incessantes, ce qui me tourmentait. L'amie entra alors dans une rage qui me sidéra. «Tu es tellement obnubilée par cette femme que toutes tes phrases se rapportent à elle, tu ne sais plus parler que d'elle, tu t'enfermes dans une obsession qui te coupe de tout et de tout le monde. Le pire, ajouta-t-elle cinglante, c'est que tu ne t'en rends même pas compte.» Je restai bouche bée, mon verre de vin rouge à la main, la nuque raide et les yeux écarquillés comme si on m'avait parlé dans une langue étrangère mais que, ici ou là, au détour d'un mot ou d'une intonation, j'avais perçu une poche de venin – quelque chose qui cherchait à me nuire en coupant mon oxygène, en infestant ma respiration de particules nocives. Je regardai mon amie qui, sans doute, n'était animée que de «bonnes intentions» me concernant, et soudain un sac de haine enfla dans ma gorge,

tripla de volume en quelques secondes jusqu'à crever furieusement. «Tu n'es qu'une femme envieuse et jalouse», lâchai-je. «Moi? s'étonna-t-elle. Moi? jalouse de cette peste? Tu plaisantes, j'espère! Je ne suis pas amoureuse de toi – j'aime à croire que depuis toutes ces années d'amitié tu ne m'as jamais suspectée de la moindre ambiguïté. D'ailleurs tu sais que je suis mariée, et que j'ai deux enfants, non?» «Jalouse, et envieuse», me contentai-je de répéter – j'aurais pu tuer cette femme, lui arracher la langue, lui sortir les tripes, et même l'empaler sans éprouver la moindre émotion, avec de surcroît l'impression d'avoir accompli une mission salutaire. «Être jalouse de Luce Verdières signifierait que j'éprouve un sentiment pour toi, ce qui n'est pas le cas. Je te tiens le discours d'une amie qui s'inquiète de te voir dériver à un point qui frise la bêtise. Tu n'es plus une adolescente. Ressaisis-toi.»

J'eus envie de lui demander vertement de quoi elle se mêlait et à quel titre elle s'arrogeait le droit de choisir pour moi qui je devais aimer ou fréquenter, mais pour le coup, la discussion eût tourné à la dispute puérile. Je me tus donc, soudain traversée par une tristesse forte comme la houle, tout tanguait en moi, je me sentais